

Préface

Le Paradis, maison magique de mon enfance. Une des rares maisons d'écrivains où l'auteur y a écrit toute son œuvre littéraire.

Mon père, le magicien, ce voyageur immobile, a créé ses histoires, ses personnages à travers toutes les pièces de la maison. Salle à manger, chambres, bibliothèque, petit boudoir de ma mère, tout lui a servi de bureau, même la cuisine !

Maison souvenir, peuplée de fantômes souriants et chaleureux, d'agréable compagnie, une maison où l'on se sent bien parce que l'on y a été heureux.

Les pièces y sont petites, biscornues, peu adaptées au confort moderne. La cuisine y est rustique mais ma mère y préparait de la bonne cuisine dont l'odeur se propageait dans toutes les pièces. Mon père, curieux et gourmand, descendait, de son bureau du moment, voir ce qui mijotait dans les marmites en fonte.

Les livres qui couvrent les murs de toutes les pièces sont un isolant parfait. Les fauteuils profonds invitent à la lecture. Le soleil entre par les grandes fenêtres, la Provence nous entoure de tous côtés.

Il importait peu que l'on se gèle l'hiver dans l'escalier qui mène aux chambres, la présence seule des parents nous réchauffait, et les

La puce de Giono

histoires racontées par mon père faisaient s'effacer les murs étroits pour nous transporter vers de nouvelles aventures, de nouveaux pays.

Quand Chantal est arrivée dans cette maison afin d'y rechercher des éléments pour sa thèse, j'ai tout de suite pensé qu'elles iraient bien ensemble toutes les deux. Pourquoi ? Je n'en sais rien, une intuition. Cela m'a semblé naturel de lui proposer d'habiter là, pour éviter de faire des aller-retour Perpignan-Manosque. Je me suis réjouie qu'elle accepte, pensant qu'ainsi son travail en serait facilité. Or, les jours et les semaines passaient, Chantal arpentait la maison de haut en bas. Je la trouvais, toute menue, enfoncée dans un des fauteuils du dernier bureau de mon père, en train de rêver. Puis, succédaient des moments de fébrilité intense, non intellectuelle, mais physique. Elle avait décidé de redonner vie au jardin de Fine, notre vieille bonne piémontaise. Elle plantait allègrement fleurs et tomates dans l'ancien potager qui s'éveillait à nouveau. Soit dit en passant, le jardin n'a jamais été aussi beau que l'été de son installation.

Chantal s'imprégnait de cette maison, de son atmosphère, sans écrire une ligne, mais sans aucune angoisse de savoir son travail arrêté. Elle semblait heureuse d'être là malgré tous les désagréments inhérents à une vieille maison un peu figée dans les travaux de « mise aux normes ».

Tout était pris par elle à la rigolade, par moi avec beaucoup de philosophie : je connaissais la maison ! L'entente entre nous était parfaite.

Si son cœur n'était resté à Perpignan, je suppose qu'elle serait encore dans cette maison qui retentirait de son rire. Portes et fenêtres seraient grandes ouvertes et une bonne odeur de pain chaud sortirait de la cuisine. C'est cela qui manquait au Paradis, les odeurs !

J'ai été heureuse, pendant un temps qui m'a paru trop court, de voir revivre la maison de mon enfance.

La puce de Giono

Bien sûr, j'y trouve toujours ma vie passée, mes fantômes bienveillants. La maison reste ouverte comme du vivant de mon père pour y accueillir les amoureux de littérature, ou simples admirateurs qui désirent connaître la maison où tant d'œuvres ont été écrites dans le bonheur le plus complet, mais rien ne remplace une présence amie et compréhensive.

J'espère, et c'est à elle de nous le dire, qu'elle y a été heureuse et que cela lui a donné, comme à moi-même, le bonheur et le goût de la vie.

Sylvie Durbet-Giono

A handwritten signature in black ink, reading 'Sylvie Durbet-Giono'. The signature is fluid and cursive, with a long horizontal line extending from the end of the name.

Prologue

Il fait un temps de loup. Cette phrase me trotte dans la tête pendant que je taille ma vigne. Froid comme s'il allait neiger, collines et Canigou embrumés et surtout un air immobile sans cris d'oiseaux. Pas le moment de me tarabuster. Une envie de mordre depuis le réveil. Faut dire que c'est le premier jour de cet hiver 2005, le plus court donc et je hais l'hiver, je hais la nuit, je hais le froid et celui qui me serine que « oui mais c'est nécessaire » et puis le cycle des saisons et blablabla... Des aboiements, ils se rapprochent. Avant même de dire ouf, la sonnerie d'un cor éclate à *vous donner la chair de poule, même en sachant ce que c'était, tant il y avait dans cette musique de menaces ancestrales*. Je comprends alors ce silence. Tout un scénario s'était déroulé dans les bois d'en face, tout près de moi, à mon insu, dans un autre monde qui soudain se révèle. Je suis là, bien vivante dans *Un roi*. Un coup de fusil, un autre, des appels, brefs, gutturaux, les chiens qui se déchaînent, les cors toujours. Je m'attends à voir surgir là, à la limite de ma vigne, au-delà de la ravine, *onze cors de chasse disséminés dans des lignes de rabatteurs* conduits par un cavalier coiffé d'un gibus tromblon. Dis donc, faudrait pas que je me prenne une balle perdue moi, encore que, en pleine tête, ça lui ferait prendre, *enfin, les dimensions de l'univers*, comme celle de Langlois.

Comme si c'était hier, ce séisme ressenti à la vision d'*Un roi sans divertissement* l'année de ma licence de lettres. Une fantastique

La puce de Giono

explosion d'émotions, de sensations, d'échos au bon goût de mon paradis, perdu un jour de mars 1998.

J'entame ma quarante-sixième année quand un accident de ski signé « vidéo gag » et ses séquelles en forme de courbe cervicale inversée, autrement dit « coup du lapin », me suspendent en un clin d'oeil au-dessus du vide. Exit ma jolie petite salle de danse et mes élèves, exit mon rêve de petite fille et ses « quand j'serai grande, j'serai prof de danse ». Plus de boulot mais surtout perte brutale d'identité. Depuis ma petite enfance, je me construis, je survis même, enfin je sens par la danse et *il y a dans la sensualité une sorte d'allégresse cosmique*. La musique, bah, juste un support, d'ailleurs j'en écoute rarement. « Comment, tu es danseuse et tu n'écoutes pas de musique » s'exclame Sylvie Giono qui ne jure que par Mozart comme son père. Je résiste à l'envie de lui rétorquer que moi la musique, je l'écoute uniquement par les pieds puis je finis par lâcher d'un trait que pas besoin parce que, tu comprends, pour moi, la danse, c'était pas un loisir mais une passion, un moyen d'exister. Sylvie me fixe étrangement et je me sens alors sortie tout droit de la planète Mars... *Drôle de zèbre* dirait son père. J'ajoute alors que, comme Mme Hélène, il n'est pas seulement question de *danser face à face et debout avec la musique comme on fait d'ordinaire, non. On ne savait pas bien comment, mais danser et être libre. Voilà, surtout, être libre. Elle sentait une vie qui montait de la terre le long de ses jambes, à travers son ventre, sa poitrine, jusque dans sa tête où cette vie tourbillonnait comme parfois le vent dans les granges vides au point d'être toute démantibulée*. Oui, c'est bien ça. La danse, une explosion de ma pâte humaine que je retrouve dans *Un roi*-film, tellement qu'en sortant de la projection, j'erre sur le campus de Perpignan à la recherche improbable, pour me rassembler, d'une bonne lampée de cognac. A cet instant précis de cet hiver 2001, tout comme la danse dans une autre vie, le monde de Giono m'entre par tous les pores et me sauve.

Céret, 17 janvier 2006

Je tourne en rond, je relis mes notes, je commence puis je déchire ; un pas en avant - tiens, je parle encore comme une danseuse - deux pas en arrière... sûrement la frousse face à la difficulté, à la mise en danger. Je me sens comme l'Angelo du *Hussard* lorsqu'il regarde une certaine petite fille se promener tranquillement en se dandinant comme une dame dans les rues de Manosque ravagée par le choléra. Elle me parle cette petite fille. Elle aussi est dans un moment critique et comme elle, à treize ans, le jour où on découvre ma tante Zélie morte, je me suis comportée comme d'habitude malgré l'horreur, oubliée des adultes en plein choléra, le tabou du suicide. A ce moment précis, j'ai laissé un mot sur la table de la cuisine : « je vais à la danse ». Je revis, quelques quarante-trois ans après, chaque mouvement de ce cours. J'en entends encore les musiques. Question de survie dans un univers à la dérive, c'est cela le moment critique et à chacun sa recette.

Pour en revenir à Angelo, comme lui et à nouveau, *je ne suis pas dans un moment difficile, oh ! pas du tout ; il n'y a rien de difficile. Je suis dans un moment critique ; ce n'est pas la même chose. Cela n'a absolument aucun rapport* car il s'agit bien ici de l'enjeu de mon « je » par le jeu... de l'écriture. Déjà, je me suis mise en jeu en parlant de mon projet de livre avant même d'en avoir écrit une ligne, mais j'aime voir la tête de mes interlocuteurs, leurs réactions, leurs questions, leurs doutes. Je n'ai jamais peur de l'influence, de la désta-

La puce de Giono

bilisation puisque je m'en nourris. Sûrement mon âme de chercheuse doublée de celle d'un ruminant. J'ai souvent l'impression, comme une vache, d'avoir quatre estomacs ! J'ingurgite, je mâche longuement une mixture de mots que je fais digérer par mon ordinateur... Et puisque je fais dans le monde animal, j'ai pensé à un titre qui me plaît un peu plus chaque jour. Le biographe Pierre Citron écrit que selon Giono *les exégètes d'un grand écrivain ne sont que des puces sur un lion*. Alors, mais faudrait que j'en parle à mon éditeur, comme titre je pense à *La puce de Giono*. Vous me direz qu'entre la vache et la puce, j'ai l'art de choisir des animaux peu glorieux ! Mais c'est gentil une vache et il y en a de sacrées ! Vous avez dit et de folles aussi ? Eh bien justement, j'aurais tellement aimé que ma mère m'écrive une lettre comme celle d'Angelo. Je le cite de mémoire : « *Et maintenant, parlons de choses sérieuses. J'ai peur que tu ne fasses pas de folies. Tu peux être grave et fou, qui empêche ? Tu peux être tout ce que tu veux et fou en surplus, mais il faut être fou, mon enfant* ». Oui, j'aurais aimé entendre ces mots si vivants plutôt que des « tu te dépossèdes » et des « tu fais la pire connerie de ta vie » quand j'ai vendu ma chère vieille maison. Pourtant, je peux comprendre que, dans une société où consommer c'est exister, lâcher le matériel pour de l'éventuel spirituel, ça vous a un goût de monstrueux... Et pourtant, j'étais bien, à cet instant, la grave et folle de la lettre et puis, c'était ça ou mourir, une forme de sublimation mais je ne le savais pas encore.

J'ai fermé ma jolie petite salle de danse. Je ne suis plus rien, ni pour moi ni pour le monde du travail. Pas de charge de famille, pas assez handicapée, plus assez jeune, pas assez ou trop vieille, j'en passe et des meilleures ! J'ai juste un bac d'il y a trente ans, alors plutôt que de prendre du Prosac, je m'inscris à la fac... et j'y retrouve certaines de mes élèves danseuses ! Impression constante d'être dans la jungle à jouer de la machette pour me frayer un chemin à travers les métaphores, les oxymores et autres figures de styles sans parler de la métamorphose des mots en déterminants ou de la mienne propre de

La puce de Giono

professeur en étudiante ou encore parmi des signes cabalistiques tels que TP, A2 ou LSH ! Bref, j'y suis depuis trois ans. Je finis ma licence de lettres sans avoir redoublé tout en continuant à donner des cours de danse pour payer les factures et le crédit de la maison. Bien sûr, en travaillant, je ne peux assister qu'à la moitié des cours. Bien sûr, je n'en ai rien dit aux professeurs qui doivent me prendre pour une fumiste. Pendant les étés, tout en faisant caissière dans un supermarché, j'étudie grammaire, stylistique, linguistique pour ne passer que les partiels de rattrapage en septembre. Pas de vacances, stress maximum dans la journée et manque de sommeil - jamais plus de quatre heures - puisque je ne peux étudier que la nuit. Un début de dépression m'envahit comme la vague lamine un château de sable. Puis, brutalement, une pulsion suicidaire. Ah non, pas comme la tante Zélie ! Je me l'étais juré à l'adolescence. Par contre, mon instinct de conservation, lui, fonctionne à merveille. Je viens de rencontrer l'oeuvre de Giono et tous ces fils à l'encre sympathique qui, en me reliant à elle, me retiennent de plonger dans le vide. J'ai un seul bien, ma chère vieille bicoque. A cette époque, à ce moment critique, je l'ignore encore, mais en vendant ma maison, je vais habiter dans la sienne.



Jean Giono dans son bureau - 1968



Les animateurs de l'Association des Amis de Jean Giono
autour de Sylvie Giono - 2005.